

Nuit BRETONNE

JE N'AI PAS PEUR. Je crois que je n'ai pas peur. [...] La nuit, on ne sait rien de la marée, les flaques sont invisibles, la haute mer brille à la clarté de la lune. J'écoute le bruit du ressac, qui entraîne l'odeur, plus forte dans l'obscurité. Une haleine qui vient des vagues. L'odeur de la lande aussi, une odeur poivrée, piquante. L'odeur de la vase invisible, et l'odeur plus puissante encore, l'odeur du large, dans laquelle il y a le sel, les algues, les failles profondes, les écueils. Les étoiles brillent à travers la lumière de la lune, tout près de l'horizon elles clignent, mais ce sont aussi des navires de pêche arrêtés pour la relève des casiers. Je regarde tous ces feux, certains allumés par les humains, le phare des Glénan, les balises du côté de l'Île-Tudy, et par à-coups presque aveuglants, au-dessus des têtes des pins, le grand phare de la pointe, qui découpe les arbres contre les nuages.

J. M. G. Le Clézio (1940-)

Chanson bretonne - L'enfant et la guerre : deux contes





ON ME DEMANDE SOUVENT
pourquoi
j'ai choisi de vivre en
BRETAGNE

La réponse dépend
DU TEMPS QU'IL FAIT
Mais la question est
vicieuse

Georges Perros (1923-1978)
Papiers collés

Touriste

FORT DÉÇU

IL SERAIT TROP ABSURDE, étant à Carnac, de ne pas aller voir les fameuses pierres de Carnac ; aussi nous reprîmes nos bâtons et nous nous dirigeâmes vers le lieu où elles gisent. [...] Bientôt, enfin, nous aperçûmes dans la campagne des rangées de pierres noires, alignées à intervalles égaux, sur onze files parallèles qui vont diminuant de grandeur à mesure qu'elles s'éloignent de la mer [...]. Cambry dit qu'il y en avait quatre mille et Fréminville en a compté douze cents ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y en a beaucoup. Voilà donc ce fameux champ de Carnac qui a fait écrire plus de sottises qu'il n'a de cailloux ; il est vrai qu'on ne rencontre pas tous les jours, des promenades aussi rocailleuses. Mais, malgré notre penchant naturel à tout admirer, nous ne vîmes qu'une facétie robuste, laissée là par un âge inconnu pour exciter l'esprit des antiquaires et stupéfier les voyageurs. On ouvre, devant, des yeux naïfs et, tout en trouvant que c'est peu commun, on s'avoue cependant que ce n'est pas beau. Nous comprîmes donc parfaitement l'ironie de ces granits qui, depuis les Druides, rient dans leurs barbes de lichens verts à voir tous les imbéciles qui viennent les visiter.

Gustave Flaubert (1821-1880)

Par les champs et les grèves



QUI VOIT
Ouessant
— *voit son* —
SANG





Sublime

NATURE

XANTHORIA, c'est le nom du lichen que l'on voit partout agrippé au granit des rochers et des calvaires, de cette couleur appétissante de beurre frais, ce jaune-orangé qui s'éveille à la première lueur du jour nais-sant et se transcende aux dernières lumières du couchant. *Xanthoria*, le fond de teint de l'Armorique.

Hervé Bellec (1955-)
La Bretagne, on l'aime pour...

Célèbre

COUSINE

ANNAÏK LABORNEZ, destinée à la célébrité sous le nom de Bécassine, eut pour première demeure la métairie que ses parents cultivaient à Clocher-les-Bécasses. Sa naissance ne fut pas signalée, comme celle des héros de l'Antiquité, par des tremblements de terre et des pluies de feu. On remarqua seulement à cette époque un fort passage d'oiseaux sauvages : oies, canards et bécasses.

Jacqueline Rivière (1851-1920)

Les aventures de Bécassine, parues en 1913 dans
La Semaine de Suzette



Marins

POÈTES

– ON NE LES CONNAÎT PAS, ces gens à rudes nœuds.
Ils ont le mal de mer sur vos planchers à bœufs ;
À terre – oiseaux palmés – ils sont gauches et veûles.
Ils sont mal culottés comme leurs brûle-gueules.
Quand le roulis leur manque... ils se sentent rouler :
– À terre, on a beau boire, on ne peut désouûler !

[...]

– Allez : à bord, chez eux, ils ont leur poésie !
Ces brutes ont des chants ivres d'âme saisie
Improvisés aux quarts sur le gaillard-d'avant...
– Ils ne s'en doutent pas, eux, poème vivant.

– Ils ont toujours, pour leur bonne femme de mère,
Une larme d'enfant, ces héros de misère ;
Pour leur Douce-Jolie, une larme d'amour !...
Au pays – loin – ils ont, espérant leur retour,
Ces gens de cuivre rouge, une pâle fiancée
Que, pour la mer jolie, un jour ils ont laissée.

Elle attend vaguement... comme on attend là-bas.
Eux ils portent son nom tatoué sur leur bras.
Peut-être elle sera veuve avant d'être épouse...
– Car la mer est bien grande et la mer est jalouse. –
Mais elle sera fière, à travers un sanglot,
De pouvoir dire encore : – Il était matelot !...

– C'est plus qu'un homme aussi devant la mer géante,
Ce matelot entier !...

Piétinant sous la plante

De son pied marin le pont près de crouler ;
Tiens bon ! Ça le connaît, ça va le désouûler.
Il finit comme ça, simple en sa grande allure,
D'un bloc : – Un trou dans l'eau, quoi !... pas de fioriture. –

Tristan Corbière (1845-1875)

Les marins, in *Les amours jaunes*



**« À bord, chez eux,
ils ont leur poésie ! »**